Réveillez-vous!

La science découvre un Créateur

PAGE 4

Les Témoins de Jéhovah luttent pour la liberté en Argentine

PAGE 6

Depuis les flèches enflammées jusqu'aux satellites parlants

PAGE 9

Que dit la Bible sur les « guérisons miraculeuses » ?

PAGE 12

22 NOVEMBRE 1958 No 22

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel — Imprimerie:

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: — 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: — ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: — Alfred Rutimann

Tirage total: 2 800 000 exemplaires **Le numéro: 20 fr. en France, 2 fr. 50 en Belgique, 5 cents au Canada, 25 ct. en Suisse**

« Réveillez-vous! » est publié en 19 langues:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, danois, espagnol, finlandais, français, grec, hollandais, italien, japonais, norvégien, portugais, suédois, tagalog.

Mensuel — cinyanja, indonésien, ukrainien, zoulou.

Bureaux	Abonnement annuel (éditions bimensuelles)
Amérique, U.S., 117 Adams St., Brooklyn 1, N.Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.
Canada, 150 Bridgeland Ave., Toronto 19	$ 1
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	400 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Le tarif pour les éditions mensuelles est moitié moindre.

Le montant de l'abonnement devrait être envoyé au bureau de votre pays, en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les paiements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels l'Association n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. **Une fiche de renouvellement est insérée dans les deux derniers numéros avant l'échéance de votre abonnement.**

CHANGEMENT D'ADRESSE: Veuillez nous le signaler trente jours avant votre départ, en nous donnant la nouvelle et l'ancienne adresse (renvoyez-nous, si possible, la dernière bande d'envoi). Ecrivez au bureau de votre pays ou, à défaut, à 39, Allmendstrasse, Berne 22, Suisse.

Awake! Semimonthly — French edition
Printed in Switzerland

Sauf indication, la Bible citée dans « Réveillez-vous! » est la version de Louis Segond.
Les abréviations accompagnant certaines citations renvoient aux versions bibliques suivantes:

AC - Version de l'abbé Crampon, édition de 1905
Da - Version de J.-N. Darby
Jé - Bible de Jérusalem
Li - Version du cardinal Liénart
NW - New World Translation of the Holy Scriptures
Sy - Version Synodale

SOMMAIRE

Est-ce la foi ou la mode? 3

La science découvre un Créateur 4

Les Témoins de Jéhovah luttent pour la liberté en Argentine 6

La valeur des bonnes émotions 7

Connaissez-vous le ver à soie? 8

Depuis les flèches enflammées jusqu'aux satellites parlants 9

« Ta parole est la vérité » Que dit la Bible sur les « guérisons miraculeuses »? 12

Le pays des rajas blancs 13

Connaissez-vous la réponse? 14

Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin.» — Romains 13:11

Volume XXVI | Berne, 22 novembre 1958 | Numéro 22

EST-CE *LA FOI* OU *LA MODE?*

SE POURRAIT-IL que pour de nombreuses personnes, l'assistance aux offices divins soit moins une question de foi qu'une question de mode? Quelques déclarations récentes à ce sujet attirent l'attention sur la véritable cause du prétendu retour à la religion en Amérique.

Avant d'examiner de près la situation religieuse aux Etats-Unis, voyons comment la voit — à distance — le *Manchester Guardian Weekly*, édition hebdomadaire d'un célèbre journal anglais. Dans son numéro du 19 septembre 1958, nous lisons: « Les Américains craignent de plus en plus d'être considérés comme différents, originaux ou excentriques, et subtilement, on a répandu le bruit que « la religion » est quelque chose qu'on ne peut négliger. »

On entend continuellement prononcer les mots « conformisme », « respectabilité » et « phénomène social » en rapport avec le renouveau religieux en Amérique. Citant les paroles de Robert Welch, ecclésiastique catholique, le *New York Times* écrivit ce qui suit dans son numéro du 10 juillet 1957: « Un prêtre catholique a déclaré hier que le renouveau religieux aux Etats-Unis est, pour une grande part, illusoire. Selon lui, la fréquentation de l'église est devenue une « forme de respectabilité ». Il s'agit davantage d'un phénomène social que d'un véritable retour aux préceptes religieux, a-t-il affirmé. »

Voici en quoi consiste ce « phénomène social »: les gens vont à l'église parce que leurs voisins y vont, parce qu'il est de mode d'y aller, parce que cela rehausse la réputation et parce que le conformisme social est devenu une force puissante dans la vie américaine. Un professeur de religion traita cette question dernièrement à un cours avancé pour étudiantes organisé au Smith College (Northampton, Massachusetts). Dans son compte rendu, le *New York Times* rapporta: « Robert Gesser, professeur adjoint de religion, affirma à une autre séance que si les églises et autres lieux de culte sont combles, cela est dû en grande partie à la crainte de s'écarter de la norme. »

Cette raison du renouveau religieux revêt une signification plus grande que beaucoup de personnes ne le croient. Au dire de Sidney H. Scheuer de l'Union morale américaine, « on est enclin, à l'heure actuelle, à considérer toute personne qui n'appartient pas à une des trois grandes religions, comme infidèle aux traditions et aux principes américains ».

Est-ce à dire que si l'on n'est pas pratiquant on est considéré comme anti-américain? S'il faut en croire certains observateurs, telle est la tendance actuelle. Bien que moins apparente dans les grandes villes comme New-York, cette tendance est nettement accusée dans la banlieue et en province. Will Herberg, qui a approfondi le sujet de la religiosité américaine, fait le commentaire suivant dans son célèbre ouvrage *Protestant — Catholic — Jew:*

« C'est probablement parmi les habitants les plus jeunes et les plus « modernes » de la banlieue que le conformisme religieux est le plus manifeste, mais il se répand rapidement parmi toutes les couches de la société. On en est venu à considérer la religion comme une partie intégrante et normale du « mode de vie américain ». Ne pas être un protestant, un catholique ou un juif (c'est-à-dire ne pas s'identifier avec une de ces religions) c'est être anti-américain. Cela peut même laisser supposer que l'on est un étranger, comme dans le cas de celui qui professe le bouddhisme, par exemple. »

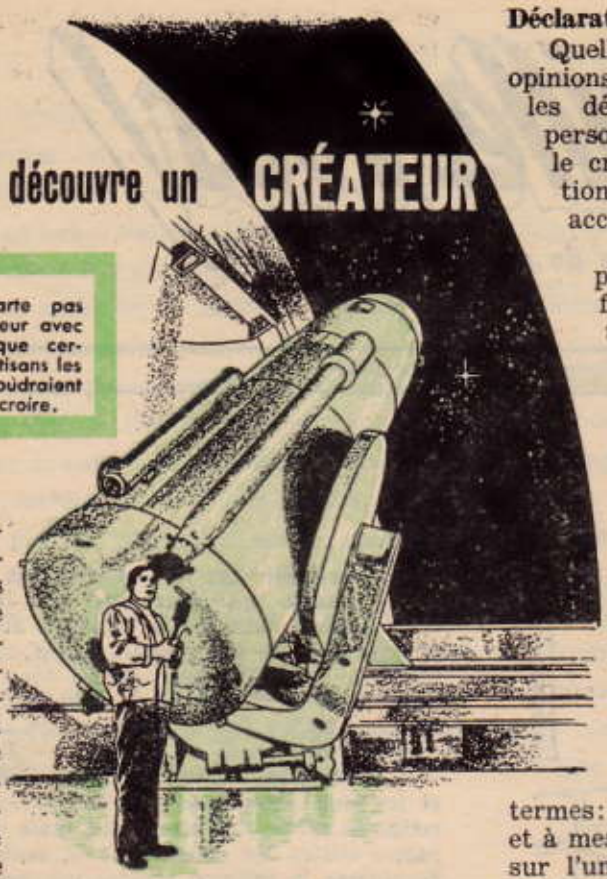
Herberg souligne ensuite la tendance de plus en plus marquée à se laisser diriger par autrui, à se conformer aux façons de faire et aux désirs d'autrui, et particulièrement du voisin. « Il n'est pas difficile de voir que le retour actuel à la religion et à l'église, écrit-il, est, au moins en partie, le reflet de l'habitude grandissante parmi les classes moyennes de se laisser diriger par autrui. Les banlieusards désirent éprouver un sentiment de sécurité psychologique, se sentir à l'aise dans leur milieu, adaptés. (...) Le meilleur moyen, étant donné les conditions de vie en Amérique, c'est de pratiquer une religion, d'être membre d'une Eglise. Grâce à l'appareil de radar qu'est l'habitude de se laisser diriger par autrui, pratiquer la religion devient aussi automatique que n'importe quelle autre obligation sociale, cultiver son esprit ou assister aux spectacles, par exemple. (...) On prise la religion parce qu'elle favorise la sociabilité et parce qu'elle donne à ses adeptes le sentiment de faire *réellement* partie du monde et de la société. »

Fréquenter l'église pour des raisons de respectabilité, de sociabilité et de conformisme, aboutit à une religion stérile, à ce que Herberg qualifie de « religiosité sans religion ».

« Il n'est que trop évident, écrit-il, que la religiosité qui caractérise l'Amérique à l'heure actuelle, loin d'être une réorientation de la vie vers Dieu, est une religiosité sans religion, une religiosité qui peut signifier tout ou rien, qui n'est qu'une forme de sociabilité, un moyen d'éprouver le sentiment d'« appartenir » à un corps social. C'est généralement une religiosité qui n'engage à rien et sans conviction intime. »

Quoi d'étonnant que la religion ne soit pas une force dans la vie des innombrables pratiquants? Quoi d'étonnant que le taux de la criminalité monte en flèche malgré les églises combles? Quoi d'étonnant que le renouveau religieux — comme tant d'ecclésiastiques eux-mêmes l'ont reconnu — soit superficiel et dépourvu de conviction? Il est motivé en effet moins par la foi que par le désir d'être à la mode!

La science découvre un CRÉATEUR



La science n'écarte pas l'idée d'un Créateur avec la désinvolture que certains de ses partisans les plus fervents voudraient nous le faire croire.

DE NOS jours, l'idée s'est répandue — on ne sait pas trop pourquoi — que les nombreuses découvertes scientifiques excluent la possibilité de croire à un Créateur. Si une telle opinion s'est généralisée, c'est probablement parce que certains hommes de science athées et agnostiques sont particulièrement féconds en assertions de ce genre. Par contre, beaucoup des savants les plus éminents — plus qu'on ne le croit généralement — reconnaissent que la science a découvert un Créateur.

Le Dr Macalister, professeur d'anatomie à l'université de Cambridge, explique en ces termes la prédominance de l'opinion selon laquelle la science nie l'existence de Dieu: « Je crois, dit-il, que si tant de gens pensent que tous les savants sont des agnostiques, c'est en grande partie à cause de l'attitude adoptée par certains des partisans les plus fervents de la science tels que Tyndall et Huxley. »

Quoi qu'il en soit, l'homme de science ne passe pas généralement pour être un croyant. Il y a quelques années cependant, on effectua à ce sujet un sondage parmi les plus illustres savants britanniques, tous membres de la Société royale (dont l'affiliation constitue, en Grande-Bretagne, le sceau de la qualité scientifique). Deux cents savants répondirent aux questions qu'on leur avait soumises. L'une d'elles demandait: « La science s'oppose-t-elle à l'enseignement chrétien d'un Dieu personnel? » Vingt-six des savants interrogés répondirent affirmativement à cette question, soixante et onze donnèrent une réponse vague mais cent trois, la majorité, étaient d'avis que la science ne s'oppose pas à l'idée d'un Créateur personnel.

Il est intéressant de noter que dans leurs réponses, plusieurs de ces savants soulignèrent qu'ils n'étaient pas plus qualifiés que d'autres personnes pour parler de Dieu ou de la religion. « Le fait que je suis professeur de chimie, déclara l'un d'eux, ne me rend pas plus ou moins capable que n'importe quel homme ou femme ayant eu une bonne instruction, quoique non scientifique, d'émettre une opinion faisant autorité sur des sujets tels que la religion, la politique, etc. »

Déclarations favorables à l'idée d'un Créateur

Quelle que soit l'importance que l'on attache aux opinions des hommes de science, on ne peut nier que les déclarations favorables à l'idée d'un Créateur personnel sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit généralement. Toutefois, de telles déclarations ne reçoivent pas la large publicité que l'on accorde à celles qu'expriment les agnostiques.

Il est digne de remarque que plusieurs anciens présidents de la Société royale britannique ont fait maintes déclarations appuyant la conception d'un Créateur personnel. L'un d'eux, lord Rayleigh, qui découvrit l'existence de l'argon, écrivit ce qui suit: « A mon avis, la vraie science et la vraie religion ne sont pas incompatibles et ne pourraient l'être. » Lord Kelvin, illustre physicien et ancien président de la Société royale également, abonda dans le même sens. « Au cours des cinquante années écoulées, dit-il, je me suis souvent opposé dans mes écrits, pour des motifs purement scientifiques, aux doctrines athées et matérialistes. (...) Je suis persuadé que plus on approfondit la science, plus elle nous éloigne de tout ce qui ressemble à l'athéisme. »

Charles Augustus Young, astronome américain et professeur aux universités de Dartmouth et de Princeton, s'exprima en ces termes: « A mon avis, il ne fait aucun doute qu'au fur et à mesure que l'homme a augmenté ses connaissances sur l'univers, celles-ci lui ont révélé de plus en plus nettement la gloire et la majesté du Créateur. »

Arthur Holly Compton, physicien et lauréat du prix Nobel, fit la déclaration suivante: « A mon point de vue, la foi commence quand on se rend compte qu'une intelligence suprême fit naître l'univers et créa l'homme. Il n'est pas difficile pour moi d'avoir cette foi car manifestement, un dessein témoigne d'une intelligence. Par conséquent, un univers ordonné se révélant progressivement à nos regards, atteste la véracité de la déclaration la plus grandiose qui ait jamais été formulée: « Au commencement, Dieu... »

De son côté, Robert A. Millikan, également lauréat du prix Nobel, écrivit: « Une philosophie purement matérialiste est, à mes yeux, le comble de l'inintelligence. Les hommes sages de tous les temps ont toujours vu assez de choses pour être au moins pénétrés de vénération. »

Depuis l'avènement de l'ère nucléaire, certains des plus grands cerveaux du monde scientifique ont pris position contre l'athéisme. Ces hommes ont lu suffisamment dans le livre de la nature et approfondi assez les miracles de l'univers, pour être convaincus que l'évolution de celui-ci n'est pas l'effet du hasard. Au dire de sir James Jeans, un des plus célèbres physiciens contemporains, « l'univers témoigne d'une puissance créatrice et dirigeante, (...) d'une intelligence universelle dont votre esprit et le mien (...) ne sont que des parcelles, voire des excroissances. »

Le Dr Gustav Strömberg, membre du personnel de l'Observatoire du mont Wilson (Pasadena, Etats-Unis), est un mathématicien, astronome et astrophysicien renommé. Lui-même explique ce que lui ont appris ses études des mouvements et de l'immensité des corps célestes. « Cette étude, dit-il, mène à la conclusion inévitable qu'il existe une Âme universelle ou Dieu. » Dans le même ordre d'idées, Sir Arthur Eddington, astronome anglais, déclara dernièrement: « Etant donné l'é-

tat actuel des connaissances scientifiques, il est raisonnable de conclure à l'existence d'une Intelligence universelle ou *Logos;* cette conclusion est au moins compatible avec ces connaissances. »

On pourrait allonger à l'infini la liste des déclarations analogues faites par d'autres savants illustres. Voici, par exemple, ce que déclara le Dr Albert Einstein: « Il me suffit de considérer le mystère de la vie consciente se perpétuant à travers l'éternité, de méditer sur la structure merveilleuse de l'univers, que nos sens perçoivent obscurément, et de m'appliquer humblement à comprendre ne serait-ce qu'une infinitésimale partie de l'intelligence manifeste dans la nature. »

De même que l'existence de l'électricité et des ondes radio-électriques est prouvée par l'action puissante qu'elles exercent, de même, reconnaissent aujourd'hui de nombreux savants, l'existence de Dieu est prouvée, plus logiquement encore, par l'action de sa puissance exercée dans l'univers. Edward J. Bing, philosophe bien connu, explique à ce propos: « On a parlé de l'univers comme de la manifestation d'une puissance créatrice, d'une vaste intelligence, d'un Esprit universel ou *Logos*, et d'un grand Architecte. Actuellement, pour la première fois, nous entendons prononcer le mot *Dieu* en rapport avec cet univers. Quant à ceux qui préfèrent croire à un Dieu personnel, distinct de l'univers, leurs convictions sont tout à fait compatibles avec la conception d'un Esprit universel, c'est-à-dire de l'Univers comme la manifestation, le principe actif, la puissance agissante, de la Divinité. »

Faut-il d'autres miracles?

Certains sceptiques, pour croire à l'existence de Dieu, voudraient le voir opérer quelque miracle prodigieux. Qu'est-ce qu'un miracle cependant? N'est-ce pas quelque chose d'inexplicable qui se produit dans le cours normal des événements? Or nous vivons dans un univers de miracles! Quelle force fait se lever et se coucher le soleil tous les jours? Les savants sont incapables de nous l'expliquer, aussi le lever et le coucher du soleil sont de véritables miracles.

George Santayana, philosophe américain, déclara un jour: « Les miracles sont ainsi nommés parce qu'ils suscitent l'étonnement. L'esprit peu philosophe s'étonnera de n'importe quel événement rare et imprévu, mais le philosophe lui s'étonnera des phénomènes familiers et des lois de la nature — si nous admettons de telles lois — plus encore que des événements insolites. (...) Chaque nuit, l'astronome s'émerveille de l'ordre du système solaire. L'astronomie explique le lever du soleil, mais qui peut expliquer le système solaire? Et l'univers, qui renferme l'explication de tout, est le prodige le plus grand, un miracle perpétuel. »

Comment Dieu pourrait-il nous donner des preuves plus logiques, plus éclatantes de son existence? L'apôtre Paul, écrivant au sujet des Romains païens, affirma: « Car ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu le leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables. » — Romains 1: 19, 20.

« La réforme scientifique »

Le Dr Bing qualifie de « réforme scientifique » le fait qu'un nombre sans cesse croissant de savants découvrent que l'univers n'est pas l'œuvre du hasard, qu'il n'est pas dû à une évolution chimique aveugle, mais qu'une Intelligence suprême l'a conçu et créé et en possède la maîtrise.

« Que voyons-nous? s'exclame cet éminent savant. Qu'arrive-t-il aux plus illustres physiciens de notre génération? Qu'arrive-t-il à la pensée scientifique? Nous assistons à une révolution, une révolution qui a passé inaperçue, ou presque. Pourtant, elle est bien plus radicale que la Révolution française et ses effets auront sans doute une portée beaucoup plus grande. (...) Ce n'est nullement une exagération de dire qu'en importance culturelle cette révolution n'est égalée que par la Réforme. Quatre siècles après la réformation religieuse, nous assistons à la naissance d'une réforme scientifique. »

Cependant, il est permis de demander: qui est ce Dieu que de nombreux savants viennent de découvrir? S'agit-il d'une simple Intelligence universelle, d'un Dieu sans nom? Comment les savants peuvent-ils connaître l'identité du Créateur qu'ils ont découvert? En dehors du livre de la nature, quelle révélation a-t-il donné de lui-même?

Ecrivant dans l'ouvrage *Modern Science and Christian Faith*, Roger J. Voskuyl, professeur de chimie et doyen de Wheaton College (Illinois, Etats-Unis), déclare: « Il m'est plus facile, en ma qualité d'homme de science, de croire à un Créateur qu'à un univers sans commencement ni fin (...) Le monde matériel ne suffit pas pour nous révéler Dieu de façon précise. L'homme de science, même s'il travaillait pendant toute l'éternité, n'arriverait pas à connaître Dieu et tous ses attributs. (...) L'homme n'est que la créature d'un Créateur, c'est pourquoi il ne peut connaître Dieu rien que par l'étude de ses œuvres; il a besoin d'une révélation spéciale. Or cette révélation est la Parole divine qui nous a été donnée dans les saintes Ecritures. »

L'identification du Créateur

Par conséquent, pour connaître le Créateur personnellement, les hommes de science doivent consulter son Livre, la Sainte Bible. La nature ne fait que nous fournir les preuves indirectes de l'existence de son Créateur, elle ne nous révèle pas son nom. « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament proclame l'œuvre de ses mains. Le jour en parle au jour. Et la nuit en donne connaissance à la nuit », lisons-nous. Cependant, les propos de la nature sont inarticulés, sa connaissance est muette. « Ce n'est pas un langage, dit le psalmiste, ce ne sont pas des paroles: on n'entend pas leur voix. » — Psaume 19: 1–3, *Sy*.

C'est pourquoi, le savant doit étendre ses recherches au-delà du livre de la nature car celui-ci ne constitue pas la raison la plus probante de croire en Dieu. Le Livre que le Créateur a fait écrire est une preuve plus convaincante encore de son existence. Ce Livre contient sa loi, les instructions qu'il adresse à la famille humaine. Il révèle en outre que peu de temps après la création de l'homme une rébellion éclata, mais que le problème posé par cette révolte sera résolu et que de nombreux humains seront rétablis dans la faveur divine. La Bible fait connaître le Créateur dans toute la majesté de sa puissance, de sa sagesse, de sa justice et de son amour. La Parole de Dieu, plus encore que les paroles inarticulées de la nature, édifie la foi.

C'est pourquoi, le vrai Dieu vivant restera un Dieu inconnu pour les savants si ceux-ci n'apprennent pas à le connaître à l'aide de la Bible car c'est ce Livre divin qui nous révèle l'identité du Créateur et qui nous fait connaître son nom.

Si l'homme de science sait lire le taïtien, il constatera que la Bible dans cette langue contient le nom de Dieu, *Iehova*, et s'il sait lire l'idiome des Mohawks, il trouvera dans la Bible de ces derniers le même nom sous une forme légèrement différente: *Yehovah*. Cependant, dans de nombreuses versions françaises et anglaises de la Bible, il constatera que le terme correspondant *Jéhovah* ou *Yahweh* (qui devrait y figurer près de 7000 fois) a été supprimé et remplacé par les mots « Eternel » et « Seigneur », et par d'autres titres analogues. Si les érudits modernes enlevaient aux œuvres de Shakespeare, de Milton ou d'Hérodote, tout ce qui en identifie l'auteur, les théologiens crieraient au scandale. Et pourtant, eux-mêmes n'hésitent pas à cacher l'identité de l'auteur du Livre divin.

Quoique les traducteurs de certaines versions de la Bible aient caché l'identité du vrai Dieu, on trouve son nom dans les versions anglaises de *Rotherham* et de *Darby* et dans l'*American Standard Version*. Même la *King James Version* l'emploie plusieurs fois (voir Exode 6:3; Esaïe 12:2; et Psaume 83:18). De même, ce nom figure dans les versions françaises de *Crampon*, de *Jérusalem* et de *Liénart*. Nous lisons par exemple dans le dix-neuvième verset du Psaume quatre-vingt-trois (selon la version de *Crampon 1905*): « Qu'ils sachent que ton nom, que toi seul, Jéhovah, tu es le Très-Haut sur toute la terre! »

Parmi les traductions anglaises modernes, la *New World Translation* est particulièrement utile pour aider le chercheur à connaître le vrai Dieu Jéhovah. Ayant remis le nom divin dans le texte, cette traduction permet au lecteur de connaître l'identité du Créateur.

Bien que les hommes de science aient découvert des raisons de croire à un Créateur, ils ne peuvent connaître ce Créateur à moins d'apprendre son identité et de se familiariser avec la révélation qu'il fait de lui-même dans sa Parole. Les ecclésiastiques de la chrétienté ont rebuté de nombreux savants en dissimulant le nom de Dieu, en enseignant de fausses doctrines et en commettant des actes peu chrétiens.

Puisque les savants ont découvert dans la nature les œuvres du Créateur, pourquoi ne consulteraient-ils pas dès lors le Livre de Vie afin de faire connaissance avec le Créateur de façon personnelle? Si le livre de la nature supporte avec succès les investigations de l'homme de science, à plus forte raison le Livre de Vie, — la Bible. « Les paroles de Jéhovah sont des paroles pures, un argent fondu dans un creuset sur la terre, sept fois purifié. » — Psaume 12:7, *AC*.

LES TÉMOINS DE JÉHOVAH LUTTENT POUR LA LIBERTÉ EN ARGENTINE

« IL FAUT OBÉIR À DIEU PLUTOT QU'AUX HOMMES. » — ACTES 5:29

LE 19 DÉCEMBRE 1957, à midi (premier jour d'une assemblée prévue pour quatre jours) environ six cents ministres chrétiens venaient de rentrer de leur service de prédication et s'apprêtaient à se restaurer, quand plusieurs policiers pénétrèrent dans le local, annoncèrent que l'assemblée était annulée et arrêtèrent quatre ministres. Est-ce dans quelque pays totalitaire ou non civilisé que la liberté fut ainsi foulée aux pieds? Nullement! L'incident se produisit à Buenos-Aires où quelque trois mille témoins de Jéhovah étaient réunis à l'occasion de leur assemblée de district.

Quelques mois auparavant, en prévision de cette assemblée, les représentants de la Watch Tower Society avaient signé un contrat pour la location d'une grande salle de banquets appelée « Les Ambassadeurs ». La location de cette salle est autorisée pour des réunions publiques à condition que la municipalité en soit prévenue un mois à l'avance; à son tour, la municipalité doit avertir la police que la réunion va avoir lieu.

Si tout est normal, l'autorisation est accordée automatiquement et dans ce cas, la police ne donne aucune réponse. Si cependant l'autorisation est refusée, la municipalité est tenue d'en aviser les propriétaires de la salle qui doivent noter ce refus sur leur registre. En l'occurrence, la municipalité ne fit rien savoir, aussi les témoins de Jéhovah, persuadés que tout était en règle, débutèrent leur assemblée le jour prévu, à 9 heures, par l'examen du texte du jour. Après quelques conseils scripturaux relatifs à leur ministère chrétien, les congressistes quittèrent la salle pour prendre part à la prédication.

Cette réunion fut la première et la dernière de l'assemblée. Les policiers qui l'interrompirent prétextèrent qu'aucune autorisation n'avait été sollicitée ni accordée. Cette déclaration était fausse cependant car la demande avait été introduite le 20 novembre 1957 sous le numéro 4836. Ce fut en vain que l'on attira l'attention de la police sur ce fait; elle refusa de libérer les quatre ministres appréhendés.

Les témoins de Jéhovah essayèrent sur-le-champ d'entrer en rapport avec le ministre de l'Intérieur (la police étant de son ressort), mais il était absent. Son secrétaire était impuissant à intervenir étant donné que l'ordre d'annuler l'assemblée émanait du ministre des Affaires étrangères et des Cultes. Il fallait donc s'adresser au ministre de la Marine qui faisait fonction de ministre des Affaires étrangères. Lui non plus ne pouvait rien faire du fait que les témoins de Jéhovah ne sont pas inscrits au Registre des Cultes.

Le Registre des Cultes

Quel est au juste ce Registre des Cultes et pourquoi lui accorde-t-on plus d'importance qu'à la constitution? Un peu d'histoire répondra à ces questions.

En 1946, une révolution renversa le dernier gouvernement constitutionnel de ce pays. Au mois de mai de la même

année, le gouvernement révolutionnaire décréta que pour pouvoir exercer une action quelconque en Argentine, toutes les religions non catholiques devaient se faire inscrire au Registre des Cultes « sans cependant que leur culte soit entravé pour autant ». Toutefois, malgré cette promesse, le Congrès n'approuva pas ce décret « pour des raisons constitutionnelles » et le Registre des Cultes fut aboli.

Un peu plus tard, soutenu par l'Eglise catholique, Peron devint le dictateur du pays. Avant octobre 1948, comme il n'avait pas à rendre compte de ses actes à un Congrès, il avait rétabli le Registre des Cultes sans stipuler cette fois-ci qu'aucune restriction ne serait imposée à la liberté des cultes. Les témoins de Jéhovah introduisirent leur demande d'inscription et se conformèrent à toutes les conditions requises. Ils ne tardèrent pas à découvrir pourquoi le gouvernement voulait connaître l'adresse de tous leurs lieux de réunion: son but était de faciliter la fermeture de ces locaux après que l'inscription dans le Registre des Cultes aurait été refusée.

C'est d'ailleurs ce qui arriva en 1950. Les témoins de Jéhovah engagèrent aussitôt des poursuites judiciaires pour essayer de reconquérir la liberté de pratiquer leur culte mais le procès s'est tant éternisé qu'aucune décision n'a encore été prononcée. En 1955, l'Eglise mit fin à la dictature dont elle était naguère l'amie intime. A maintes reprises, le nouveau gouvernement promit de garantir les libertés de la presse, de parole et des cultes, mais ces promesses n'ont jamais été respectées en ce qui concerne les témoins de Jéhovah. Ceux-ci présentèrent aux autorités une pétition leur demandant de lever les restrictions imposées à leur œuvre mais jusqu'à présent (deux ans plus tard) aucune suite n'a été donnée à leur requête ni même la moindre explication de ce long silence.

Les témoins de Jéhovah ont adopté une attitude identique à celle des apôtres Pierre et Jean qui déclarèrent: « Jugez s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu. (...) Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Actes 4:19, 20; 5:29). Par conséquent, ils ont continué à prêcher et à se réunir pour adorer Jéhovah Dieu.

Dans de nombreuses villes, la police s'est montrée très compréhensive et serviable, au grand dépit du clergé qui finit par exprimer sa colère dans le *Criterio*, périodique religieux, du 12 janvier 1956 (après que la révolte eut mis fin à la dictature de Peron). Nous citons:

« L'attitude catholique relative à la tolérance consiste à tenir un juste milieu entre les extrêmes d'une rigueur excessive et d'une indifférence absolue. C'est pourquoi nous défendons notre cause énergiquement quoique sans jamais recourir à la violence et sans refuser à qui que ce soit le droit de pratiquer son culte. Bien entendu, il est parfois nécessaire de solliciter l'intervention de l'Etat comme par exemple pour empêcher la propagation de doctrines telles que celles des témoins de Jéhovah. Mais en général, les catholiques ne font que rechercher les meilleurs moyens de se défendre et de défendre leurs frères. La constitution, les lois et la tradition confèrent au catholicisme des privilèges que les autres grandes religions de ce pays doivent reconnaître et respecter en regardant l'Argentine comme un pays doué d'un patrimoine religieux auquel il ne faut ni toucher ni porter atteinte. Non seulement certaines petites sectes n'ont pas cette conception mais elles se livrent à diverses activités hostiles. »

On « fait le mal dans les formes légales »

Le fait de n'être pas inscrit au Registre des Cultes ne constituerait pas cependant une raison suffisante pour interdire les réunions sans un autre décret promulgué par un gouvernement antérieur et qui est toujours en vigueur. Il s'agit de l'Ordonnance sur les Réunions publiques, laquelle confère à la police le pouvoir d'autoriser, de réglementer et de surveiller toutes les réunions publiques y compris les réunions religieuses qui ne se tiennent pas dans les lieux de culte habituels. Or un peu avant l'assemblée des témoins de Jéhovah, le chef de la police fédérale avait publié la déclaration suivante: « Au contraire, lorsqu'une organisation religieuse envisage la célébration d'offices en dehors de ceux qui sont prévus dans son culte quotidien et habituel, elle est tenue, dans l'intérêt de l'ordre public, de demander l'autorisation prévue par l'ordonnance à ce sujet. » Toutefois, il est stipulé que pour pouvoir introduire cette demande, l'organisation religieuse doit être inscrite au Registre des Cultes. Par conséquent, il est impossible aux témoins de Jéhovah d'adorer Dieu et d'exercer leur droit de « pratiquer librement leur culte » selon les termes libéraux de la constitution. Manifestement, les autorités ont « fait le mal dans les formes légales », foulant aux pieds les libertés constitutionnelles et soutenant deux des injustices que l'on prétendait abolies par la révolution de 1955. — Psaume 94:21, *AC*.

Le chef de la police imposa une amende aux quatre ministres arrêtés et leur défendit d'assister pendant un an à des réunions semblables à celles que l'on avait défendues. Cette sentence était une violation si flagrante de la constitution que les témoins de Jéhovah interjetèrent appel. A l'audience, le Dr Adolfo E. Parry, avocat des Témoins, présenta dans sa plaidoirie des arguments puissants: il démontra que le peuple argentin était frustré de la liberté religieuse par l'application de deux décrets promulgués par des gouvernements antérieurs.

Le verdict, prononcé le 14 mars 1958, reconnaît l'inconstitutionnalité de huit des vingt-trois articles de l'Ordonnance sur les Réunions publiques (ceux-là justement qui confèrent à la police le pouvoir d'autoriser ou de défendre des réunions) et les déclara nuls et sans effet. Cette décision reconnaît également l'innocence de nos frères. De plus, elle accorde aux Argentins une liberté qu'ils n'ont pas connue depuis de longues années.

Selon le tribunal, un examen plus approfondi de la question et l'adoption d'autres mesures, ne pouvaient améliorer la situation des acquittés, aussi jugea-t-il inutile de se prononcer sur la constitutionnalité (mise en doute) du Registre des Cultes. A cause de la forte influence de la religion catholique, cet instrument oppressif continue à exister, privant les habitants du droit d'adorer Dieu selon leur conscience et les prescriptions de la Parole divine.

Une grande victoire a déjà été remportée mais la lutte pour la liberté se poursuit sans trêve. Les témoins de Jéhovah sont résolus de persévérer dans leurs efforts. Ils savent cependant que seule la vérité peut affranchir réellement et sont convaincus que bientôt, sous le royaume de Jéhovah administré par son Fils Jésus-Christ, l'humanité tout entière jouira enfin de la plus grande liberté qu'il lui est possible de connaître.

LA VALEUR DES BONNES ÉMOTIONS

Dans son ouvrage *Cancer*, le Dr J.-E. Hett écrit ce qui suit: « Les chocs, l'anxiété, la colère, la haine, la jalousie, la vengeance et la rancune, imposent un fardeau supplémentaire aux glandes à sécrétion interne, lesquelles, à leur tour, freinent les fonctions gastriques et intestinales, créant ainsi des poisons qui nuisent aux tissus et portent atteinte au bon fonctionnement du cerveau. (...) Cela devient un cercle vicieux. Par contre, l'amour, la sérénité, la douceur, la charité, l'espérance, la compassion et la tendresse, donnent naissance à des pensées harmonieuses, source de santé et de la joie qui rayonne d'un esprit content. De telles émotions sont bienfaisantes.

Le secret du bonheur consiste à conformer sa vie aux commandements divins. « Que toute amertume, toute animosité, toute colère, toute clameur, toute calomnie, et toute espèce de méchanceté, disparaissent du milieu de vous. Soyez bons les uns envers les autres, compatissants », conseille la Bible. — Ephésiens 4:31, 32.

De notre correspondant au Japon

Connaissez-vous le ver à soie?

CELA vous plairait-il de dormir en compagnie de quarante mille vers, vingt mille au rez-de-chaussée et vingt mille à l'étage? Que cette perspective ne vous effraie pas car il s'agit non de vers ordinaires mais bien de véritables aristocrates. Leur peau blanche et propre atteste leur haute naissance et leur confère même une certaine beauté. Ils n'abuseront pas de l'hospitalité du foyer qui les héberge, leur unique préoccupation consiste à se délecter de feuilles de mûrier.

Ce sont milord et milady Ver à Soie que nous venons de vous présenter. Bien qu'ils portent le nom de «vers», ils sont en réalité des chenilles. Suivons, si vous le voulez bien, les péripéties intéressantes de leur courte vie.

Aux premiers beaux jours de l'été, on enlève les œufs du ver à soie du sol froid où ils ont hiverné. Aussi longtemps qu'ils restent enfouis, ils n'éclosent pas mais dès que la terre qui les contient est étalée en minces couches et que la chaleur y pénètre, les œufs, aussi minuscules que des grains de poussière, commencent à éclore. Les vers nouveau-nés ne mesurent que trois millimètres.

Le festin — des feuilles de mûrier succulentes — commence aussitôt. Seules les feuilles les plus tendres conviennent au jeune ver. L'entrée est servie et il s'en donne à cœur joie pendant quatre jours. Quelle occupation agréable! Se tortillant de plaisir, il mâchonne à longueur de journée. Quoi d'étonnant qu'après quatre jours son appétit tombe et qu'il se sente envahi par le sommeil? Il a grandi rapidement et mesure déjà six millimètres. Tandis qu'il dort pendant quelques jours à côté de ses quarante mille congénères, des mains habiles enlèvent les débris du premier plat et laissent la salle à manger dans l'état de propreté impeccable qui sied à de jeunes aristocrates.

Au réveil, le festin reprend de plus belle! On entasse sur les nattes d'autres branches de mûrier abondamment garnies de feuilles. Il s'ensuit trois autres jours de bombance joyeuse. Le jeune ver continue à se développer, bientôt il mesure douze millimètres. Pour digérer le second plat il lui faut deux jours de sommeil. Sans doute rêve-t-il de tas inépuisables de succulentes feuilles de mûrier car, après ce deuxième somme, il s'attaque avec voracité au troisième plat qui lui est servi pendant quatre jours. Ce plat consiste en feuilles un peu plus coriaces car le jeune ver à soie s'est fortifié, c'est déjà un fier adolescent qui ne mesure pas moins de deux centimètres et demi. Encore deux jours de sommeil et cinq jours de bonne chère et il atteint quatre centimètres de longueur.

Le plat de résistance

Le point culminant du festin approche. Après le quatrième plat, il faut au jeune ver une sieste de quatre jours pour être bien en forme pour la pièce de résistance. Si on lui avait préparé un menu, ce plat y aurait sûrement figuré en lettres majuscules: «FEUILLES DE MÛRIER À DISCRÉTION». Le tas blanc et vert, haut de vingt-trois centimètres, s'agite et se balance. La dernière fringale du ver à soie dure près de sept jours. Honte au ver paresseux qui se laisse aller à l'assoupissement pendant cet ultime régal! Ses compagnons n'en continueront pas moins à grignoter inlassablement dans un océan de feuilles vertes.

Les chenilles ont enfin atteint leur plein développement et mesurent de sept à dix centimètres. Après avoir formulé leurs vifs remerciements pour le somptueux banquet, milord et milady Ver à Soie sombrent, repus, dans un sommeil qui ne dure pas moins de huit jours.

A ce stade de son existence, des modifications commencent à s'opérer dans l'organisme du ver à soie qui devient transparent. Les feuilles de mûrier ont été transformées en soie liquide et bientôt la chenille se met à dégorger la sécrétion qui deviendra le fil de soie.

Le coconnage

Pendant des semaines, le sériciculteur et sa famille se sont résignés à dormir sur une literie disposée autour des nattes recouvertes de mûriers et de vers. Ils ont supporté stoïquement ce manque de confort soutenus par l'espoir de la précieuse récolte, la soie, dont ils confectionnent jusqu'aux housses de leurs matelas. Le moment est enfin venu de placer les vers dans les châssis en carton où chacun occupe un petit compartiment qui mesure environ quatre centimètres sur quatre. Le ver se démène et se contorsionne dans sa cellule exiguë pendant qu'il s'emmaillotte d'un cocon de fin fil de soie.

L'opération du coconnage, qui dure environ cinq jours est, pour la chenille, un temps d'activité intense. Au fur et à mesure qu'elle s'entoure d'un fil ininterrompu de soie, elle diminue de volume. Le cocon terminé, elle a filé de 600 à 900 mètres de soie.

Enfermée dans son précieux cocon soyeux, la chenille se métamorphose en chrysalide, un pauvre gringalet comparé à l'aristocrate d'il y a quelques jours. Le sériciculteur perfore quelques cocons afin de laisser échapper le papillon dont les œufs, pondus immédiatement, serviront pour l'élevage de l'année suivante. Mais la plupart des cocons sont soumis à la chaleur et la carrière du ver à soie se termine par une mort douce et chaude. Ce sont de ces cocons entiers que l'on obtient la soie.

Le village où se fabrique la soie

Quittons le foyer qui héberge le ver à soie pendant sa courte vie et rendons-nous à un village caractéristique de la préfecture de Yamanashi, blotti dans une vallée située à proximité du célèbre mont Fouji. Depuis des générations, le mode de vie et l'industrie de ce village n'ont pour ainsi dire pas changé. On est en plein été. Un ruisseau frais et limpide traverse impétueusement le village et fait tourner la roue hydraulique à une des extrémités. De là, il s'en va irriguer une série de bassins en béton destinés à la pisciculture. Après leur éclosion, les poissons passent d'un bassin à l'autre jusqu'à ce qu'ils soient à point pour le marché, aussi le village ne manque jamais de poisson frais, il se vend à l'étang même. Un rapide coup de couteau, et quelques minutes plus tard, une odeur appétissante de poisson frit annonce que le dîner est prêt. Mais de quoi les poissons se nourrissent-ils? Justement des chrysalides du ver à soie. Hélas! nos aristocrates ont trouvé une sépulture dans le ventre d'un poisson.

Quoique petit, le village est le théâtre de toutes les étapes

de l'industrie de la soie, depuis la sériciculture jusqu'au tissage. Chaque foyer est en même temps un atelier où s'effectue une des opérations aboutissant à la production de la magnifique étoffe.

Le fil sécrété par la chenille est extrêmement ténu, trop ténu pour être tissé en soieries pour parer ces dames. C'est pourquoi le premier foyer s'occupe de la fileuse qui réunit et enroule les brins de six cocons en un fil solide. La soie passe ensuite chez le voisin pour la teinture. Elle reste deux ou trois heures dans les bains de matières colorantes, puis on la rince et la plonge dans un fixateur. Ensuite, les échevaux — rouges, bleus, jaunes, noirs, etc. — sont enfilés sur une perche de bambou et séchés aux chauds rayons du soleil.

Nous descendons la rue poussiéreuse vers un autre groupe de maisons où les métiers à tisser sont installés. Il y en a deux par foyer, car une personne suffit pour surveiller deux machines. Depuis tôt le matin jusqu'au soir retentit le monotone tic-tac de la navette. Surveillé par un homme, ou plus souvent par une femme, le métier fonctionne à l'électricité que fournit la centrale près du grand fleuve qui descend la vallée. La soie est souvent tissée en dessins compliqués, les plus beaux étant les chatoyants motifs coréens dont le tisserand loue le modèle à un prix très élevé.

Les générations d'humains se succèdent rapidement et, plus rapidement encore, les générations de vers à soie, mais le train-train de la vie au village continue sans grand changement. Les villageois ne connaissent que peu de chose de la vie du monde extérieur avec ses inventions nucléaires, ses querelles, sa corruption et sa cupidité. A longueur de journée, sept jours par semaine, la routine animée se poursuit avec de rares interruptions. Cependant, les villageois sont heureux et plus contents de leur sort que la plupart des habitants des grandes villes affairées. Aristocrates des classes laborieuses, ils voient au moins les fruits de leur travail. Ils vivent dans un petit monde palpitant d'intérêt édifié autour de ces autres aristocrates: milord et milady Ver à Soie.

IL Y A loin des méthodes de l'homme primitif aux moyens de communication modernes. Pendant des millénaires, l'homme s'est efforcé — sans y réussir pleinement — de trouver un système de communication rapide. Au dix-septième siècle encore, les moyens de communication les plus rapides étaient le cheval, le voilier et le pigeon voyageur. Ce ne fut qu'après la découverte et l'exploitation de l'énergie électrique que l'on réalisa dans ce domaine des progrès vraiment sensationnels; jusqu'alors les procédés employés pour la transmission de messages avaient évolué à une allure de tortue.

Quatorze siècles avant Jésus-Christ, les hommes communiquaient entre eux à l'aide de trompettes, de boucliers polis et de javelots. Ce fut la sonnerie des sept trompettes retentissantes qui donna le signal de la chute des murs de Jéricho. Certaines tribus transmettaient des messages au moyen de feux la nuit et de colonnes de fumée le jour. Les Indiens américains se servaient de cette méthode et aujourd'hui encore elle est utilisée par les aborigènes australiens et certaines peuplades de la jungle. Les anciens agitaient des flambeaux ou tiraient des flèches enflammées pour annoncer une victoire ou prévenir d'un danger. Aujourd'hui, on lance des fusées ou on fait retentir des sirènes. — Josué 6:4; 8:18-21.

Autrefois, en Europe, on annonçait une victoire ou une invasion au moyen de feux d'alarme. La nuit du 19 juillet 1588, ce furent de tels feux qui avertirent les Anglais de l'approche des Espagnols. Un siècle plus tôt (en 1483) l'avis suivant fut publié en Écosse: « Un fagot annoncera simplement que les Anglais sont dans le voisinage, deux fagots qu'ils approchent et quatre fagots, flambant l'un à côté de l'autre, qu'ils ont des intentions malveillantes. » A l'heure actuelle, pour prévenir la population de l'arrivée d'avions ennemis et l'avertir qu'il est grand temps de se mettre à l'abri, la défense civile fait retentir les sirènes pendant trois minutes.

Pendant des siècles, on a utilisé des tambours, des tam-tams, des drapeaux et des coups de canon de la même manière — ou presque — dont on les emploie de nos jours. Depuis longtemps, les navires se servent d'un code international de signaux formé de pavillons. Les stations météorologiques et les rampes de lancement pour fusées se servent de drapeaux comme moyen d'avertissement, tandis que les phares, les chemins de fer et les services de la circulation routière utilisent des signaux lumineux. Les klaxons, les sifflets et d'autres dispositifs sonores avertisseurs constituent également des moyens de communication mais l'utilité de tous ces procédés est limitée par la portée visuelle et auditive humaine.

L'évolution des moyens de communication

L'homme a toujours caressé le rêve de transmettre des messages très rapidement. Les Israélites, les Perses, les Grecs, les Romains et les Aztèques se servaient de coureurs. Un des coureurs d'Alexandre le Grand parcourut quatre-vingt-seize kilomètres en huit heures, et on raconte qu'un autre coureur franchit une étape de deux cents kilomètres en un jour! La course la plus longue dont il est fait mention dans l'histoire était une étape de deux cent quarante kilomètres franchie en un jour et une nuit. En Inde, au seizième siècle, les messagers de l'empereur Akbar couraient régulièrement, dit-on,

de 130 à 150 kilomètres en vingt-quatre heures. Généralement, le porteur d'un message spécial courait à toute allure. Ce fut un coureur qui apporta à David la nouvelle de la mort d'Absalom. Le coureur qui dévoilait un message secret payait cette trahison de sa vie, ou bien on lui coupait la langue. — II Samuel 18:24-33.

Plus tard, les Perses érigèrent de hauts miradores ou tours de bois; ils y postaient des hommes doués d'une voix particulièrement forte et perçante qui relayaient les messages d'une tour à l'autre. A l'époque de Jules César, des messages transmis de la sorte franchissaient une distance de 240 kilomètres en quelques heures. Au quinzième siècle, les conquistadores en Amérique du Sud se servaient de ce système de télégraphie par cris. En plus, ils inventèrent un code de signaux consistant en cordes nouées. Chaque corde et chaque nœud représentaient une idée. Parfois, les nœuds devaient simplement rappeler au messager le message à communiquer (aujourd'hui encore, certaines personnes font un nœud à leur mouchoir ou s'entourent le doigt d'un morceau de ficelle pour se souvenir de quelque chose).

A l'époque de George Washington, on commença à élever des sémaphores. Bientôt, ces tours se dressèrent sur des centaines de kilomètres à travers la campagne anglaise, française et américaine. Pour transmettre les signaux, on utilisait des fanaux, des pavillons ou des bras oscillants. Cependant, aucun de ces moyens de communication ne donnait une entière satisfaction, ils étaient trop lents et ne répondaient pas à tous les besoins. On désirait parfois envoyer un message ou un paquet confidentiel. Quel moyen employer? Le problème paraissait insoluble.

Il semble que ce furent les Chinois qui conçurent les premiers l'idée d'utiliser le cheval. Un peu plus tard, les autres nations suivirent leur exemple. Bientôt, il fut courant de voir des cavaliers traverser le pays, porteurs d'une charge précieuse. On organisa un système de relais, précurseur du « pony express » employé ultérieurement aux Etats-Unis. Même des mulets, des chameaux et de jeunes dromadaires étaient mis à contribution. La Bible nous dit qu'aux jours de la reine Esther, « on envoya les lettres par des courriers ayant pour montures des chevaux et des mulets nés de juments ». — Esther 8:10.

Toutefois, ce système aussi avait ses inconvénients; les messages et les colis transmis de la sorte étaient parfois interceptés par des bandits ou des espions, ou bien les chevaux et les cavaliers s'effondraient d'épuisement. Si seulement, pensait-on, il y avait un moyen de transmettre des messages par la voie des airs. Or ce moyen existait et il semble encore une fois que ce furent les Chinois qui le découvrirent. Il s'agissait du pigeon voyageur. On plaçait le message dans un petit cylindre attaché à la plume médiane de la queue du pigeon que l'on munissait de clochettes ou de sifflets destinés à effrayer les oiseaux de proie. On dit que les Rothschild doivent leur grande fortune en partie à des renseignements apportés par des pigeons voyageurs.

Des fils parlants

En 1267, Robert Bacon entreprit des expériences en vue de la transmission de messages par l'électricité, mais on accusa ce savant génial du crime de magie et il fut incarcéré pendant vingt ans. Ce ne fut que quatre siècles plus tard qu'Otto von Guericke inventa la première machine électrique. Elle se composait principalement d'un globe de soufre qu'on chargeait d'électricité en le frottant avec les mains (de la même manière que le corps se charge d'électricité si nous nous frottons les pieds sur un tapis épais). En 1726, on découvrit que le métal est conducteur de l'électricité et quelques années plus tard, on parvint à envoyer un courant électrique à travers 250 mètres de fil. C'est ainsi que fut posé le principe fondamental de la télégraphie.

A partir de ce principe, Samuel Morse conçut l'idée du télégraphe laquelle ouvrit la voie à l'invention du téléphone et de la T.S.F. A l'aide d'un électro-aimant et d'un levier, l'appareil télégraphique lance des signaux d'une durée longue ou brève à travers un fil métallique. En combinant ces signaux, Morse élabora un alphabet qui permet de transmettre des messages et qui porte le nom de son inventeur.

En juin 1875, alors qu'il expérimentait un dispositif destiné à transmettre six messages simultanément par le même fil, Alexander Graham Bell, professeur de sourds-muets, découvrit le moyen de propager électriquement la voix, au lieu de simples signaux. Pour comprendre le principe du téléphone, il suffit d'examiner un appareil téléphonique. Derrière le cornet se trouve un diaphragme métallique que la voix fait vibrer. Lorsqu'on décroche le cornet, on entre en ligne et les vibrations sonores compriment plus ou moins les particules de charbon dans le transmetteur. Les courants ondulatoires nés des variations de pression subies par les particules de charbon, sont reconvertis en vibrations par l'intermédiaire d'un électro-aimant agissant sur un diaphragme récepteur. C'est ainsi que les paroles sont reproduites.

Aux Etats-Unis, la *Bell Telephone Company* et la *Western Union Telegraph Company* se développèrent simultanément. Un jour d'octobre 1876, Bell lut dans le *New York Tribune* un éditorial traitant du téléphone et disant notamment: « Quelle est l'utilité d'une telle invention? D'abord, des occasions pourraient se présenter où il serait nécessaire pour des hommes d'Etat ou des fonctionnaires éloignés l'un de l'autre, de se parler sans l'intervention d'un opérateur. Ou bien, un amoureux voudrait faire sa déclaration directement à sa bien-aimée — bien qu'il se trouve à une distance considérable d'elle — et entendre sa réponse. Il nous est impossible de deviner comment on fera la cour au vingtième siècle. On prétend que cet appareil a transmis la voix humaine à une distance de cent kilomètres. Il est même possible de transmettre la musique. Que pensez-vous de l'idée d'offrir une sérénade à sa belle par télégraphe? »

Lorsque Bell essaya de vendre son invention à la *Western Union Telegraph Company*, celle-ci repoussa son offre. Elle ne lui permit même pas d'en faire la démonstration. Nous n'avons que faire d'un « jouet électrique » lui dirent les administrateurs. Bell ne leur demandait que 100 000 dollars pour son brevet. Deux ans plus tard, la *Western Union* lui aurait donné volontiers 25 000 000 de dollars pour son « jouet ». En effet, où serait le monde moderne sans le téléphone?

De nouveaux progrès prodigieux

De même que la télégraphie fut le précurseur du téléphone, la radiotélégraphie fut celui de la T.S.F. A vrai dire, ces systèmes se sont même développés plus ou moins simultanément. A l'heure actuelle, la radiotéléphonie permet d'établir une liaison avec des automobiles, des trains, des navires, des avions et des pays outre-mer.

Après la Première Guerre mondiale, l'évolution des moyens de communication fit des progrès sensationnels. Le microphone fit son apparition, on perfectionna les techniques radiophoniques et on inventa la télévision. A l'heure actuelle, il est courant de transmettre des images télévisées par fil et par radio. Les inventions se sont multipliées.

On possède aujourd'hui le téléscripteur qui transmet des messages dactylographiés à longue distance. Il y a également la télécomposeuse qui permet d'opérer rapidement et à distance la composition typographique d'articles de journaux ou d'autres publications. Un autre nouveau venu est la machine qui reproduit à distance des fac-similé de documents, de dessins, de cartes, etc., tandis que la transmission d'épreuves photographiques s'opère par téléphotographie. L'envoi de photographies par fil est déjà un fait accompli. On travaille à la mise au point du « TV-Phone », le téléphone de l'avenir. Le récepteur tiendra sur la paume de la main et permettra non seulement d'entendre mais de voir son interlocuteur; l'image sera en couleurs et en relief.

En vérité, la diversité des moyens de communication modernes est presque infinie. A partir de la T.S.F. on a développé le radar, appareil pour la détection de navires, d'avions, de fusées et d'autres projectiles ennemis. La technique du radar se fonde sur le principe de l'écho, c'est-à-dire qu'un faisceau d'ondes dirigé vers un objectif quelconque (la lune, un avion ou une fusée) est renvoyé par cet objet. De nombreux instruments militaires modernes dépendent fortement de l'électronique. Le guidage de fusées par exemple, s'effectue à l'aide de commandes électroniques tandis que d'autres dispositifs de la même nature transmettent à la terre les données enregistrées dans l'espace. Les avions sans pilote et d'autres engins sont guidés par les ondes hertziennes. Le walkie-talkie, appareil portatif de communication acoustique inventé à des fins militaires, est utilisé aujourd'hui par les pompiers, la police et les chasseurs de gros gibier.

Satellites parlants

Les satellites artificiels évoluant dans l'espace renvoient par radio de précieux renseignements. Leurs possibilités comme centres de communication semblent illimitées. On pense qu'ils pourraient être utilisés éventuellement pour la publicité et pour la transmission de messages radiophoniques. Et puisque tous les terriens s'intéressent au temps, le satellite pourrait devenir la principale station de prévisions météorologiques du monde. Grâce à leur altitude, ces engins serviraient à relayer des programmes de radio et de télévision diffusés par des émetteurs situés dans des endroits éloignés, au-delà des océans ou des montagnes. Le Dr von Braun, expert de l'armée américaine en matière de fusées, voit dans le satellite artificiel le « facteur » de l'avenir. L'engin serait muni d'un récepteur pour capter les messages provenant de la terre, d'un appareil pour les enregistrer et les emmagasiner et d'un émetteur pour les renvoyer à terre. Grâce à un tel équipement, le satellite évoluant au-dessus d'une ville donnée, capterait des messages qu'il retransmettrait plus loin à une autre ville ou bien qu'il relayerait à d'autres satellites se trouvant au-dessus de la ville destinataire. Au dire du Dr von Braun, six satellites équipés de la sorte pourraient assurer « toutes les communications télégraphiques postales — officielles et privées — de la terre ». Si une telle possibilité nous semble par trop fantaisiste, souvenons-nous qu'il fut un temps où l'idée du télégraphe et du téléphone a dû paraître aussi invraisemblable.

Généralement, par « communications » on entend la transmission de messages d'une personne à l'autre. A l'heure actuelle, cette définition doit être élargie pour comprendre la transmission de messages de l'homme à la machine ou vice versa. En effet, dans notre lit, nous pouvons pousser sur un bouton qui fera fonctionner le chauffage, fermera la fenêtre ou allumera le réchaud qui chauffera notre café. Le sifflet qui nous annonce que le café est prêt est une communication de la machine à l'homme. Le thermostat qui règle la température dans notre chambre en faisant ouvrir ou fermer le chauffage est un moyen de communication entre machines. A l'heure actuelle, il est possible pour l'homme de donner des instructions orales à une machine, pour une machine de parler à l'homme et pour des machines de communiquer entre elles. Que personne ne considère ces affirmations comme exagérées car de telles réalisations sont monnaie courante.

De nos jours, la transmission de messages ne se fait plus à l'allure du cheval mais avec la rapidité de l'éclair. Les moyens de communication modernes influencent pour ainsi dire toutes nos actions et tous les domaines sociaux. Ils exercent un effet sur nos lois, nos connaissances et notre santé, même sur notre littérature et nos arts. L'extrême vitesse des procédés modernes a rapetissé la terre aux dimensions d'une caisse placée dans un coin de la salle de séjour et qui contient la guerre et la paix. Bref, les communications rapides sont entrées définitivement dans nos mœurs.

La pensée d'un monde sans électricité, sans toutes les inventions modernes et surtout sans les moyens rapides de communication, est effrayante. Et pourtant, lorsqu'on considère le monde actuel avec ses innombrables inventions et ses appareils prodigieux, les pensées qui nous viennent à l'esprit sont tout aussi effrayantes sinon plus encore.

En vérité, l'homme a fait du chemin depuis le jour où il transmit le premier message au moyen de la fumée ou depuis l'époque où il envoyait des signaux à travers la vallée à l'aide de sa lance. Cependant, ses inventions les plus perfectionnées sont loin d'égaler le meilleur réseau de communications qui soit: le système nerveux humain. Ce système transmet non seulement les sons et les images mais encore les odeurs, les goûts et les sensations. Devant une réalisation aussi merveilleuse, l'homme devrait rester humble et chanter les louanges de son Créateur, Jéhovah Dieu qui, le premier, conçut l'idée d'un système de communications.

Les rayons de radar envoyés par l'homme arrivent à la lune avec la vitesse de la lumière, mais cela n'est rien à côté de nos prières qui atteignent le trône de Jéhovah, lequel, étant situé bien au-dessus de l'univers matériel, doit être éloigné d'innombrables années-lumière! — « The Watchtower ».

Que dit la Bible sur les « guérisons miraculeuses » ?

NOTRE génération porte un intérêt croissant aux « guérisons miraculeuses ». La gêne et le scepticisme que suscitait naguère cet aspect du ministère religieux sont en voie de disparition. Des gens de plus en plus nombreux sont persuadés que d'authentiques guérisons miraculeuses ont lieu et que bon nombre de chrétiens feraient bien de reviser leur point de vue à ce sujet.

Le clergé protestant surtout s'est sérieusement inquiété. Par contre, l'Eglise catholique et quelques sectes fondamentalistes ont toujours cru aux « guérisons divines ».

Depuis des années, certains groupements protestants ont essayé de discréditer de tels « miracles », les plus extrémistes allant jusqu'à donner une explication naturelle aux guérisons rapportées dans la Bible. A présent, on va à l'autre extrême. Selon bon nombre d'ecclésiastiques, les témoignages en faveur des guérisons miraculeuses sont si nombreux que l'on ne peut faire autrement que de les prendre au sérieux. Les médecins et les psychiatres se sont joints au clergé pour étudier les « guérisons » opérées par diverses religions. John Pitts, pasteur presbytérien, déclara: « Pas plus de la profession médicale, l'Eglise ne peut plus écarter ce phénomène avec un haussement d'épaules, ou une remarque piquante, elle n'a plus le droit de formuler un jugement téméraire. Il existe plus de témoignages qu'il n'en faut, semble-t-il, pour prouver l'authenticité des guérisons spirituelles. »

Toutefois, de telles « guérisons » sont-elles vraiment l'œuvre de la puissance divine? Sont-elles identiques à celles qu'opéraient Jésus-Christ et ses apôtres?

Notons en premier lieu que les « guérisseurs » avouent qu'ils ne sont capables de guérir qu'un nombre restreint des malades qui viennent les trouver. Oral Roberts, un des « guérisseurs » américains les mieux connus, reconnaît qu'il ne peut guérir tout le monde. Il s'exclama un jour: « Si je pouvais assurer la guérison de vingt-cinq pour cent de mes malades, je serais l'homme le plus heureux du monde! » Pourtant, les chrétiens du premier siècle reçurent le pouvoir « de guérir toute maladie et toute infirmité ». Concernant Jésus, il est écrit: « Il guérit tous les malades. » On ne lit jamais qu'il était incapable de guérir un malade parce que ce dernier manquait de foi ou pour quelque autre raison. Il trouvait la puissance de Dieu suffisante quelles que fussent les circonstances. Cependant, les « guérisseurs » modernes disent qu'ils seraient heureux de pouvoir guérir ne fût-ce qu'un quart des malades qui sollicitent leur aide. Pourquoi un quart seulement? Pourquoi pas tous? — Matthieu 10:1; 12:15; 15:30, 31.

Peu de « guérisseurs » contemporains se vantent de pouvoir guérir instantanément; ils demandent généralement qu'on leur accorde un certain temps. L'un d'eux, George Milburn Farley, fils, déclara: « Je ne m'attends pas à voir le malade guérir sur-le-champ. La guérison demande souvent plusieurs jours. » Pourtant, les guérisons opérées par Jésus et ses apôtres étaient instantanées. Nous lisons qu'un lépreux fut purifié « aussitôt », qu'un aveugle recouvra la vue « à l'instant » et qu'un paralytique se leva « aussitôt ». La Bible n'est donc pas d'accord avec les « guérisseurs » qui disent qu'il leur faut du temps. Les guérisons du premier siècle étaient toutes instantanées. — Matthieu 8:3; Luc 18:43; Actes 9:34; 3:7; Jean 5:9.

Les « guérisseurs » modernes font preuve de partialité en guérissant certains et en refusant d'en guérir d'autres. Le disciple Jacques recommande de n'allier aucune acception de personnes à la foi en Jésus-Christ. Pour pouvoir se présenter le soir aux séances de « guérison » de A.-A. Allen, les malades doivent d'abord assister à une séance « préparatoire » qui a lieu l'après-midi. Lors de cette réunion, on fait une collecte puis on distribue des cartes de prière que les candidats à la guérison doivent présenter le soir. Cette façon de procéder est un moyen habile d'éliminer les « indésirables ». Jésus ne recourait jamais à pareille méthode. Le récit affirme qu'il « guérit tous les malades ». — Matthieu 12:15; Actes 5:16; Jacques 2:1, *AC*.

On prétend que si certains ne guérissent pas, c'est à cause de leur manque de foi. Jésus déclara cependant qu'un peu de foi peut accomplir des merveilles. De la foi comme un grain de sénevé, dit-il, suffirait pour transporter des montagnes. Par contre, un pasteur du nom de Farley affirma: « Personne, même pas un prédicateur, ne peut obtenir la guérison s'il doute. » Et pourtant, Jésus et ses apôtres démontrèrent que même un malade sans foi peut guérir. — Luc, chapitre 7; Actes 28:8.

Les « guérisons » modernes sont généralement précédées par de nombreuses prières et des discours prolixes. Un compte rendu des séances d'un certain Roberts déclare notamment: « Pendant qu'il prononce un sermon dynamique qui peut durer deux heures, c'est un homme possédé. Il joue sur les émotions des assistants comme un chef d'orchestre. » Un observateur, décrivant Allen, déclara: « Cet homme est un acteur consommé doué d'une voix exceptionnellement nuancée. La plupart du temps il crie si fort que le microphone déforme le son, mais c'est quand il baisse le ton et parle d'une voix basse et gutturale, presque inintelligible, que son influence sur son auditoire est la plus forte. » Les séances d'Allen durent en moyenne quatre heures « dont environ trente minutes seulement sont consacrées à la « guérison ». Le reste du temps il prêche, fait de la réclame et mendie de l'argent ».

Les « guérisseurs » modernes ressemblent peu à Jésus-Christ dont il est écrit: « Il ne contestera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les rues. » Ces paroles furent appliquées à Jésus justement à une époque où il opérait beaucoup de guérisons miraculeuses. Avant de guérir un malade, il disait peu de chose et ses apôtres de même. Jamais ils ne surexcitaient leurs auditeurs ni ne mendiaient de l'argent avant d'opérer une guérison. A l'encontre de nombreuses campagnes de « guérison » contemporaines, les miracles de Jésus et des apôtres n'étaient caractérisés par aucun délire religieux. Un jour que Jésus guérit un lépreux, il ne prononça que les cinq mots

suivants: « Je le veux, sois pur. » Lorsqu'il guérit un aveugle, il ne prononça que sept mots. Pierre en employa onze quand il guérit un paralytique. « Énée, Jésus-Christ te guérit; lève-toi, et arrange ton lit », dit-il. Lorsque Pierre ressuscita une morte, il ne prononça que les trois mots suivants: « Tabitha, lève-toi! » Quelle différence entre cette façon de procéder et celle des « guérisseurs » modernes célèbres pour leurs longs discours et leurs collectes. — Matthieu 12:18-21; 8:3; Luc 18:42; Actes 9:34, 40; Ecclésiaste 10:14.

De nos jours, peu de gens se vantent d'être capables de ressusciter des morts. Sans faire sonner de la trompette, Jésus, Pierre et Paul accomplirent un tel miracle. Il serait intéressant de savoir aussi combien des malades « guéris » de nos jours ont vraiment recouvré une santé florissante. Les guérisons du premier siècle étaient pourtant radicales. Et combien de « guérisseurs » modernes peuvent opérer des guérisons à distance? Cependant, Jésus s'en montrait capable. — Jean 11:38-44; Luc 7:11-17; Actes 9:40; 20:9-12; 3:16; Matthieu 14:36; Jean 5:9; 4:46-53.

Quand Jésus et ses apôtres invoquaient l'aide divine, ils le faisaient avec respect. Bon nombre de « guérisseurs » contemporains sont grossiers, arrogants et irrespectueux. L'un d'eux cria d'une voix forte: « Seigneur, je t'ordonne de guérir cet enfant! » N'est-il pas inconcevable que l'homme insignifiant puisse donner des ordres à Dieu? Jésus ne se comportait jamais de la sorte.

Farley voit dans les paroles suivantes consignées dans l'Evangile de Marc (chapitre 16, versets 17 et 18) son mandat pour opérer des guérisons: « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru: (...) ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris. » Toutefois, ce passage ne figure pas dans les manuscrits grecs les plus anciens et les plus authentiques. Il s'agit manifestement d'une interpolation. Les meilleures traductions modernes de la Bible omettent ces paroles, laissant Farley et les autres « guérisseurs » sans autorisation pour leur activité. Incontestablement, leurs œuvres ne viennent pas de Dieu mais de son adversaire.

ACCOUDÉ aux bastingages du S.S. Rajah Brooke, s'avançant doucement entre les promontoires, le voyageur découvre son premier coup d'œil de Sarawak, ce pays qui, il n'y a pas si longtemps, était gouverné par le seul raja blanc du monde.

Ce fut en 1946, que sir Charles Viner Brooke, le dernier raja blanc, céda son immense domaine à la Grande-Bretagne et qu'ainsi la partie nord-ouest de Bornéo devint une colonie de la Couronne. L'histoire des rajas blancs remonte à 1839, l'année de l'arrivée au Sarawak de sir James Brooke, habile militaire anglais. A cette époque, le sultan de Brunéi essayait justement de réprimer une révolte. Sir James Brooke lui offrit ses services et à peine un an plus tard, il avait réussi à rétablir l'ordre. Comme récompense pour ses services, le sultan conféra à Brooke le titre héréditaire de raja et c'est ainsi qu'un militaire britannique devint le souverain d'un territoire qui fait aujourd'hui partie de Sarawak.

Kuching, la capitale, est un port sur le Sarawak à une quinzaine de kilomètres de son embouchure. La plaine côtière recouverte d'une végétation équatoriale toujours verte — la jungle épaisse descend jusqu'aux rivages mêmes du fleuve — s'étend jusqu'à perte de vue dans les deux sens. Au loin, on aperçoit la chaîne de montagnes qui traverse Bornéo sur toute sa longueur.

Le bateau entre dans l'embouchure du fleuve et s'approche du port animé où il va jeter l'ancre. Des navires provenant d'autres régions de Bornéo, de Hong-Kong et de Singapour font escale à Kuching apportant dans cette ville, qui se développe rapidement, le commerce et la prospérité.

C'est lorsqu'on est à terre que l'on se fait une idée juste de la vie à Kuching. A gauche se trouve Main Bazaar, une des rues principales bordée d'un côté d'entrepôts et de l'autre côté du bazar. Ici, dans l'ombre et la fraîcheur du portique plus ou moins continu qui abrite les boutiques, les acheteurs peuvent examiner à l'aise les diverses marchandises qui y sont étalées. La plupart de ces boutiques sont exploitées par des Chinois, qui forment un grand pourcentage de la population de Kuching.

Les fleuves et les routes

Les cours d'eau constituent le principal moyen de communication au Sarawak, c'est pourquoi la plupart des villes sont construites sur les fleuves ou dans leur voisinage. Souvent, l'unique moyen de transport entre deux agglomérations est une embarcation fluviale.

Cependant, le pays possède quelque 200 kilomètres de routes dont la plupart partent de Kuching et vont dans toutes les directions. La route principale conduit vers les montagnes de l'intérieur à travers un paysage ondulé recouvert de végétation. A cause de la chaleur et de l'humidité, les plantes poussent presque à vue d'œil. Les troncs des hauts palmiers majestueux s'élancent des broussailles épaisses vers le ciel. Agité par le vent, leur gracieux feuillage fait entendre un bruissement constant.

L'aéroport est situé à onze kilomètres de la capitale; à environ soixante-cinq kilomètres de Kuching, la route s'arrête. A partir de cet endroit, le voyageur doit utiliser

d'autres moyens de communication exigeant un plus grand effort. Toutefois, on a déjà commencé à construire un prolongement — de 130 kilomètres — de cette route. Dans ce pays, la construction de routes comporte de grands dangers à cause surtout de la jungle épaisse et de la nature marécageuse du sol. Même avec l'aide des machines modernes, le travail n'avance que très lentement.

A mesure que l'on se dirige vers l'est, c'est-à-dire vers l'intérieur, le paysage devient de plus en plus accidenté. Les montagnes s'élèvent progressivement jusqu'au mont Murad, le pic le plus élevé, qui atteint une hauteur de 2440 mètres.

Quant à la population de Sarawak, elle pourrait faire l'objet de toute une étude. Le pays possède quelque 600 000 habitants dont 70 pour cent sont des autochtones et 26 pour cent des Chinois. Le reste est composé d'Européens, d'Indiens et d'autres petits groupements.

Les Dayaks, anciens chasseurs de têtes

Le groupement ethnique le plus important de Sarawak est celui des Dayaks qui se chiffrent aujourd'hui à plus de 200 000 âmes. On se rend difficilement compte que ces gens extrêmement amicaux et hospitaliers étaient naguère les célèbres chasseurs de têtes humaines! Sous l'administration des rajas blancs, ils ont fini par renoncer à cette pratique macabre, essentiellement religieuse.

Les habitations communes des Dayaks contiennent encore d'affreux souvenirs de la chasse aux têtes. L'exposition de ces trophées est permise par les autorités qui les reconnaissent comme un bien légitime étant donné qu'ils remontent à une époque antérieure à la civilisation de ce peuple.

Ces habitations communes sont de longues cases capables de loger de dix à soixante familles, c'est-à-dire jusqu'à trois cents personnes, sous la direction d'un chef ou *penghulu*. Ces édifices, qui ont parfois une longueur de deux cent quarante mètres, sont construits sur de solides pilotis de six à douze mètres au-dessus du sol. Chaque famille dispose d'une pièce particulière et elles partagent toutes une vaste salle commune.

Entre autres coutumes curieuses, les Dayaks ont l'habitude de se percer les oreilles et d'introduire dans le trou de lourds anneaux de cuivre ou de plomb dont le poids allonge démesurément les lobes. L'opération est commencée à un âge très tendre.

Aujourd'hui, des ouvriers Dayaks travaillent dans les industries du caoutchouc, du bois et du pétrole, ainsi qu'à la construction des routes. La culture est assurée principalement par les éléments malais et mélanésiens de la population. Les Malais, qui sont pour ainsi dire tous des musulmans, habitent les villes ou de petites agglomérations rurales auxquelles ils donnent le nom de *kampong*. Certains Mélanésiens restent attachés à leurs anciennes croyances païennes tandis que d'autres se sont convertis à l'islamisme.

Les Chinois constituent le second groupement en ordre d'importance numérique mais ils occupent la première place du point de vue économique. Commerçants pour la plupart, ils vivent surtout dans les villes; on croit qu'ils habitent ce pays depuis des siècles.

La plupart des habitants de Sarawak sont des cultivateurs qui exploitent une superficie totale de 29 772 kilomètres carrés. Les principaux produits sont la noix de coco, le poivre, le sagou et le riz. Toutefois, le pays ne produit pas assez de riz pour suffire à ses besoins, il doit en importer des quantités considérables car chacun de ses habitants consomme en moyenne 130 kilos par an!

Comme on pouvait s'y attendre, ce pays, dont de vastes régions sont encore vierges, possède une flore et une faune abondantes, le sol est toujours tapissé de verdure. Ici, contrairement à ce qui se passe dans les zones tempérées de la terre, les nouvelles feuilles poussent sur les arbres avant que les vieilles ne meurent et ne tombent; par conséquent, le printemps et l'automne sont inconnus.

Orchidées et plantes carnivores

L'orchidée, dont il existe des centaines de variétés, est sans conteste la plante la plus pittoresque qui pousse dans ces régions. Elle est facile à cultiver et ses ravissantes fleurs, qui s'épanouissent dans la plupart des jardins, embellissent le paysage.

Une des plantes les plus curieuses est le népenthès qui fait des ravages parmi les insectes. Ceux-ci pénètrent dans l'ascidie de ce végétal carnivore, laquelle sécrète un liquide qui tue et décompose les bestioles. Les poils disposés autour de l'orifice de l'ascidie et implantés vers le bas ainsi que les parois lisses de cette petite urne, empêchent l'infortunée victime de s'échapper. On pense que la plante tire une partie de sa nourriture des insectes en décomposition.

La faune de Sarawak comporte une centaine d'espèces de mammifères dont le mieux connu est l'orang-outan au pelage d'un rouge brun vif. Même les adultes très lourds sont capables de traverser la forêt à une vive allure par le sommet des arbres. On ne trouve ces grands singes que dans les îles de Bornéo et de Sumatra.

Chassé à outrance, le rhinocéros a presque disparu de ces régions. A l'heure actuelle cependant, le gouvernement a pris des mesures en vue de protéger les spécimens qui restent. Le léopard est le mieux connu des félidés; quoiqu'il atteigne des proportions impressionnantes, les indigènes ne le craignent pas.

On compte environ six cents espèces d'oiseaux, beaucoup trop pour les énumérer toutes. Le faisan, le perroquet, le pigeon, l'aigrette, le pic et le martinet, sont les espèces les plus communes. Ce sont les martinets qui construisent les nids tant recherchés par les Chinois... pour faire la soupe!

Le Sarawak possède également d'intéressants reptiles dont certains imposent le respect. Le plus redoutable est le serpent à sonnettes (*naja hannah*), le plus grand serpent venimeux du monde — il en existe des spécimens qui atteignent une longueur de quatre mètres cinquante — et considéré généralement comme le plus dangereux. Bien qu'il ne s'approche pas volontiers des habitations, ce serpent n'hésite pas à s'attaquer aux humains si ceux-ci le provoquent.

Incontestablement, le Sarawak est un pays passionnant. Le touriste qui s'en retourne à bord du S.S. Rajah Brooke naviguant vers Singapour, a le temps de réfléchir à l'évolution rapide, au cours du siècle écoulé, d'une contrée où auparavant le temps semblait marquer le pas!

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Pourquoi la fréquentation de l'église semble-t-elle être moins une question de foi qu'une question de mode? p. 3, § 4.
- La science a-t-elle découvert un Créateur? p. 4, § 1.
- Quelle est la raison la plus probante de croire en Dieu? p. 5, § 11.
- Comment les Argentins commencent-ils à conquérir la liberté religieuse? p. 7, § 8.
- Les habitants de quel pays pourvoient à leur subsistance grâce à des vers, dormant même parmi eux? p. 8, § 9.
- Pourquoi n'est-il pas juste de dire que les « guérisseurs » modernes opèrent des guérisons par la puissance divine? p. 12, § 5.
- Comment un militaire anglais devint-il un raja? p. 13, § 5.
- Quel est le plus grand serpent venimeux du monde? p. 13, § 16.

Nouvelle étape du communisme en Chine

La récente crise provoquée par les Chinois au sujet des îles situées dans le détroit de Formose, n'est certainement pas sans rapport avec la situation intérieure de la Chine communiste. Il n'est donc pas inutile de considérer ce qui se passe dans ce grand pays, car il se peut que cela nous aide à mieux comprendre le pourquoi de sa politique extérieure. Le régime communiste chinois vient d'entrer dans sa dixième année et il prend plaisir à se vanter de ce qu'il a réalisé depuis sa venue au pouvoir. Sous certains rapports, ces réalisations sont assez remarquables. Par exemple, tandis qu'en 1949, la Chine ne produisit que 150 000 tonnes d'acier, cette année elle compte en produire 10 700 000 tonnes. En 1949, sa production agricole était de 113 000 000 de tonnes mais cette année elle atteindrait 350 000 000 de tonnes. Dans le domaine des forces armées, ces neuf années ont suffi pour transformer une armée qui devait ses succès surtout au grand nombre d'hommes qu'elle pouvait jeter dans la bataille, en une force dotée des armes classiques (et sous peu, suivant certaines déclarations de Pékin, nucléaires aussi) les plus modernes. Le gouvernement communiste chinois prétend que d'ici dix ans, la production industrielle en Chine dépassera celle de la Grande-Bretagne, prétention assez curieuse qui souligne à la fois le retard de la Chine par rapport aux deux « super-grands » et la relative puissance de l'industrie britannique. Mais sans doute est-ce dans les campagnes que le plus grand changement est en train de se produire, marquant une nouvelle étape dans la transformation de la Chine au système communiste. Il s'agit de la création à travers le pays d'une nouvelle unité sociale: la « commune ». Celle-ci, groupant jusqu'à dix mille familles, permet à l'Etat communiste de prendre en main tous les aspects de la vie des paysans. La vie familiale y est remplacée par une forme de vie véritablement collective. Les paysans doivent manger ensemble dans des « cantines du peuple », les enfants sont élevés ensemble dans des « crèches du peuple » et les vieillards vivent ensemble dans des « asiles du peuple ». Chaque commune est dotée de laveries communales et d'ateliers pour la fabrication et la réparation des vêtements. Les femmes, « libérées » de l'« esclavage du foyer », doivent travailler aux côtés des hommes dans des « brigades de travail ». En plus, et c'est ici la vraie innovation de cette réforme, chaque commune, dont l'activité est essentiellement agricole, doit également organiser de petites unités de production industrielle, y compris de hauts fourneaux en miniature permettant la fabrication sur place d'outils et de machines agricoles. Les cinq cents millions de paysans seront appelés à passer la moitié de leur temps dans les champs et le reste au chantier ou à l'atelier. Selon Mao Tsé-toung, « nous devons progressivement et systématiquement organiser l'industrie, l'agriculture, le commerce, l'instruction et les forces armées du peuple grâce à de grandes communes qui deviendront les unités de base de notre société ». (*Manchester Guardian Weekly*, 18 septembre 1958.) L'aspect paramilitaire de cette nouvelle étape du communisme en Chine a été clairement évoqué par le *Drapeau rouge*, organe théorique du parti communiste chinois, quand il écrivit: « Le peuple doit être organisé militairement, se comporter comme on se comporte au combat, et vivre une vie collective. (Les paysans) doivent apprendre à agir plus rapidement et avec plus de discipline pour qu'ils puissent être utilisés plus librement et sur une plus grande échelle, tout comme les ouvriers d'usine et les soldats. Cette organisation paramilitaire ne devrait pas effrayer. Il est normal que toute la population devienne des citoyens-soldats prêts à anéantir tout agresseur impérialiste. » Certains commentateurs estiment que cette grande réforme de la paysannerie chinoise explique, au moins en partie, pourquoi Pékin a provoqué la récente crise au sujet de Formose. Il lui fallait un climat de guerre, disent-ils, pour faire avaler aux paysans chinois une pilule que même Staline n'a pas osé proposer aux moujiks russes...

Réforme scolaire en U.R.S.S.

L'un des principes du marxisme-léninisme est la suppression du mépris qui existe en général entre les travailleurs manuels et les travailleurs intellectuels. Après plus de quarante années de communisme en Russie, on serait en droit de penser que cette contradiction a été éliminée dans le royaume où Marx et Lénine règnent en maîtres spirituels. Or tel n'est pas le cas, selon un rapport publié dernièrement par M. Khrouchtchev. Reprochant au système d'éducation soviétique d'être « éloigné de la vie », le chef communiste déclare: « Nous avons abouti à cette situation que les parents font peur à leurs enfants en leur disant que s'ils n'étudient pas bien à l'école, s'ils n'obtiennent pas des médailles d'or ou d'argent au baccalauréat, ils iront travailler de leurs mains, comme si le travail physique était une honte. » M. Khrouchtchev propose une réforme brutale de l'enseignement impliquant la suppression des écoles secondaires et leur remplacement par des écoles de sept ou huit ans d'études. « L'école soviétique, affirme-t-il, est appelée à former non seulement des hommes ayant une instruction étendue, mais aussi capables d'un travail manuel. » Pour réaliser cet objectif, le premier secrétaire du parti préconise un système de formation professionnelle obligatoire qui durerait deux ou trois ans à la suite des sept ou huit années d'école primaire. Cette formation sera donnée dans les usines ou les établissements agricoles. Les jeunes qui veulent poursuivre leurs études devront le faire par des cours du soir et seulement ceux qui y réussissent et qui ont une bonne « activité politique » seront autorisés à entreprendre les études supérieures. A ce sujet, M. Khrouchtchev déclare: « Les jeunes qui, à quinze ans, vont entrer dans le circuit productif, recevront des tâches conformes à leur âge. Le devoir des organisations du Parti et des syndicats sera de les inciter à approfondir leurs connaissances générales dans des cours du soir, même s'ils n'ambitionnent pas les études supérieures. (...) Il appartiendra toujours aux organisations du Parti, de la Jeunesse communiste et des syndicats, d'aider, de guider et de sélectionner les meilleurs parmi les jeunes travailleurs, pour qu'aucun talent ne soit perdu. L'activité politique et la bonne conduite au sein de l'entreprise serviront également de critères. » En résumé, le nouveau système d'enseignement proposé par M. Khrouchtchev fonctionnerait comme suit: Vers sept ans, les enfants soviétiques commenceraient les études qui correspondent à l'enseignement du premier degré en France. A l'âge de quinze ans, ils recevraient une formation professionnelle, industrielle ou agricole, suivant le métier qu'on leur attribue. Cette formation durerait deux ou trois ans au cours desquels on les encouragerait à suivre des cours de culture générale le soir. Ensuite, donc à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, certains d'entre eux, notamment ceux qui auraient mérité l'approbation du parti, pourraient entreprendre des études secondaires et supérieures. Mais pendant les deux premières années de ces études, ils devraient quand même travailler à l'usine ou au kolkhoze pendant la journée et n'étudier que le soir, à des écoles ou par correspondance. Au cours de la troisième année, donc quand ils auraient vingt ans, ils pourraient être libérés de leur travail professionnel trois jours par semaine. Enfin, s'ils réussissent jusque-là, ils pourraient consacrer les deux dernières années entièrement à leurs études. M. Khrouchtchev a remarqué que depuis l'institution en U.R.S.S. de l'enseignement secondaire obligatoire, les jeunes répugnent de plus en plus à exercer un métier manuel. Par cette réforme de l'enseignement il espère remédier à cet état de choses. Il est également à remarquer que ce système réservera plus que jamais l'enseignement secondaire et supérieur aux jeunes qui auront prouvé leur fidélité envers le parti communiste.

Un pontificat décisif

Le pontificat de Pie XII qui vient de prendre fin a été important — et même décisif — dans l'histoire de l'Eglise catholique. Car jamais celle-ci ne s'est sentie aussi menacée qu'aujourd'hui. Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Eglise s'est efforcée de planer au-dessus des conflits nationaux, ou du moins de donner cette apparence. Tantôt elle s'est servi d'un Etat, tantôt d'un autre pour protéger ou faire avancer ses intérêts, mais elle n'a jamais voulu lier son sort à une seule nation ou même à un groupe de nations, bien que certaines d'entre elles lui aient été particulièrement fidèles et utiles. Le pontificat de Pie XII a profondément modifié cet état de choses car c'est au cours de son règne que le monde s'est scindé en deux blocs diamétralement opposés et au lieu de planer au-dessus de ce conflit, l'Eglise, dirigée par Pie XII, a opté. Comme l'a fait remarquer André Fontaine dans *Le Monde*, « il y a vingt ans encore arbitre, la papauté est aujourd'hui engagée dans une lutte sans merci avec le monde communiste ». Le 14 juillet 1949, le « Saint Office » publia un décret déclarant que tous les catholiques qui professent ou propagent la doctrine communiste seraient excommuniés *ipso facto*. En 1952, dans son message de Noël, Pie XII confirma cette décision, déclarant: « L'Eglise maintient toujours la condamnation du marxisme, car c'est son devoir et son droit permanents de préserver les hommes des courants d'influence qui mettent en danger leur salut éternel. » Sans doute est-ce assez compréhensible que le pape ait ainsi pris position contre une doctrine aussi contraire à la croyance de l'Eglise. Mais sa condamnation sans appel du communisme rend encore plus incompréhensible son refus de condamner les dictateurs de la Seconde Guerre mondiale.

N'a-t-il pas trouvé que le nazisme et le fascisme étaient des « courants d'influence qui mettent en danger (le) salut éternel » des catholiques? A ce sujet, il est intéressant de remarquer que, parmi le flot d'éloges émis au moment du décès de Pie XII, au moins un quotidien et un hebdomadaire non communistes de Paris ont eu le courage de signaler ce fait capital. *Le Monde* du 10 octobre 1958 écrivit: « Sur la mémoire de Pie XII pèse un malaise. Posons tout de suite et en clair une question que beaucoup de personnes dans toutes les nations et jusque dans l'enceinte de la Cité du Vatican inscrivent depuis plus de dix ans sur leurs tablettes secrètes: a-t-il eu connaissance de certaines horreurs de la guerre voulue et conduite par Hitler? Lui, disposant en tous temps et en tous lieux des rapports périodiques des évêques, lesquels recueillent les renseignements des prêtres de leur diocèse, lesquels reçoivent les confessions, pouvait-il ignorer — ce que les grands chefs militaires allemands eux-mêmes prétendent avoir ignoré! — la tragédie des camps de concentration des déportés civils, les massacres froidement exécutés de soldats ennemis prisonniers, l'épouvante des chambres à gaz, où, par fournées administratives, les juifs étaient exterminés? Et, s'ils l'a su, pourquoi, dépositaire et premier chantre de l'Evangile, n'est-il pas descendu sur la place publique, en bure blanche, les bras en croix, pour crier non? (...) Il n'a pas explicitement, fortement, définitivement, condamné la religion du sang, l'hitlérisme. Il est inutile d'exhumer des phrases dans le grandiose bagage des interventions pontificales. On n'y trouvera pas ce que l'on y chercherait. » Précisons que le reporter du *Monde* donne à Pie XII le bénéfice du doute en supposant qu'il n'a pas su toutes les horreurs du nazisme. L'*Express* écrivit de son côté: « Eugenio Pacelli se borna à exprimer sa profonde commisération pour le sort des Polonais. Au printemps 1940, deux télégrammes furent expédiés aux souverains de Belgique et des Pays-Bas, lorsque ces pays furent envahis par les divisions allemandes. La condamnation solennelle manqua. (...) Si, fidèle à la politique de son prédécesseur Pie XI, il avait condamné les puissances totalitaires, décidées à entrer en guerre, il aurait pu encore, sinon empêcher le conflit, du moins libérer les catholiques italiens et allemands de l'obéissance envers leurs gouvernements respectifs. L'Europe aurait vécu une profonde crise morale susceptible de faire hésiter Mussolini et Hitler. » (*L'Express* du 9 octobre 1958). Le pontificat de Pie XII restera donc marqué par des compromissions vis-à-vis de certaines dictatures mais aussi par une nette déclaration de guerre contre le communisme.

Les races, les nationalités, unies sous le règne du royaume de Dieu

Voilà à quoi pensent les vrais chrétiens lorsqu'ils prient: « Que ton règne vienne; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » La réunification des nations est déjà en cours parmi les témoins de Jéhovah, lesquels sont groupés au sein de la société d'un monde nouveau. Une manifestation de cette unité a été donnée récemment, à l'occasion de l'« Assemblée internationale de la volonté divine » tenue à New-York par les témoins de Jéhovah, du 27 juillet au 3 août 1958. Ce congrès remarquable à réuni 253 922 personnes, venues de 123 pays!

Voulez-vous apprendre le secret de l'unité des témoins de Jéhovah? Vous pouvez le faire en prenant connaissance des principes qui gouvernent leur vie. Ces principes, tirés de la Bible, sont expliqués dans le livre intitulé *C'est ici la vie éternelle!* Cet ouvrage relié, de plus de 300 pages, vous ouvrira les perspectives merveilleuses d'une vie nouvelle où les divisions raciales et nationales n'existeront plus. Si une telle vie vous attire, lisez attentivement *C'est ici la vie éternelle!* Vous pouvez vous procurer ce livre en envoyant à l'adresse appropriée le coupon ci-dessous, accompagné de la modique somme de 200 francs français (25 fr. belges, 50 cents canadiens ou 2 fr. suisses).

Association « Les Témoins de Jéhovah » 3, Villa Guibert, Paris XVI^e^,
(C.C.P. Paris 6072-27)

Veuillez m'envoyer le livre *C'est ici la vie éternelle!* pour lequel je verse .....

Nom ..... Rue et No .....

Ville ..... Département .....

Pour les pays suivants, veuillez écrire à « Watch Tower », aux adresses ci-après: BELGIQUE: 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C.C.P. 969-76); CANADA: 150 Bridgeland Ave., Toronto 19; SUISSE: 39 Allmendstrasse, Berne 22 (C.C.P. III 3319).